

Le rejet des contraintes de la société de consommation dans *La danse juive* de Lise Tremblay

Georgia Carley

L'acte meurtrier qui conclut *La danse juive* de Lise Tremblay choque à cause de son caractère apparemment imprévu; cependant, une analyse des changements psychologiques subis par la narratrice révèle que cet acte est conforme à la tentative de cette dernière de trouver un moyen de vivre sainement dans une société qui méprise les individus obèses. Son acte de parricide est un geste symbolique du rejet des contraintes imposées aux individus obèses par la société de consommation contemporaine. Au cours du roman, la narratrice est hyperconsciente de l'effet nuisible qu'a la société sur sa propre santé psychologique et physique ainsi que sur celle des personnes qui l'entourent. La narratrice refuse l'idée que, en maigrissant, elle sera sauvée; cependant, elle éprouve de la difficulté à se valoriser à cause de son internalisation du mépris social de l'obésité. La narratrice identifie son père comme celui qui lui a enseigné comment se détester et qui lui a nié la chance de se voir comme étant normale; l'acte de parricide est donc l'ultime effort de la narratrice de se libérer de ces contraintes.

Cet essai analysera le développement psychologique de la narratrice pour montrer que le meurtre commis par la narratrice est un acte symbolique de son rejet des contraintes sociales contre les obèses. Cette analyse se fera en quatre étapes: en premier, nous présenterons l'opinion de la narratrice de celles, notamment sa mère et son amie Alice, qui ont un corps et une attitude valorisés par la société. Nous examinerons ensuite le conflit interne qu'éprouve la narratrice au sujet de son corps et de sa personne. Troisièmement, nous montrerons que son père est au cœur du conflit qu'éprouve la narratrice. Enfin, nous dégagerons l'engagement de la narratrice dans une lutte contre les valeurs sociales, culminant dans le parricide. De plus, dans la conclusion de ce projet, nous montrerons que la problématique présentée dans *La danse juive* est particulièrement pertinente dans le contexte québécois ainsi que dans le contexte global.

L'analyse de la problématique présentée dans *La danse juive* s'appuiera sur les théories de Jean Baudrillard, énoncées dans *La société de consommation*, et de Kathleen LeBesco, dans *Revolting Bodies? The Struggle to Redefine Fat Identity*, pour décrire l'idéologie de la société de consommation contemporaine envers le corps de ses membres. Les phénomènes qui sont identifiés et analysés par Baudrillard et LeBesco sont vécus par la narratrice.

Dans *Revolting Bodies*, LeBesco maintient que dans une société capitaliste, « the attitude toward fatness as a failure of citizenship prevails » (LeBesco 55). LeBesco base cette assertion sur le fait que dans une société capitaliste, ce sont les valeurs du caractère moral, du travail fort et de la discipline personnelle qui sont valorisées (55). Typiquement, dans de telles sociétés, les personnes obèses sont perçues comme ayant manqué de discipline, de caractère moral ou n'ayant pas accompli le travail nécessaire pour leur assurer une figure mince (23). Ces personnes sont donc jugées mauvais citoyens.

Dans *La société de consommation*, Baudrillard explique comment ces valeurs ont pu prendre une telle importance dans une société capitaliste. Baudrillard explique que la force consummative qui motive la consommation est une force d'origine sociale (Baudrillard 103), ce qui entraîne que les produits sont consommés « comme éléments de système », plutôt que pour atteindre un « rapport d'un individu à un objet » (104). Ce système « assure l'ordonnance des signes et l'intégration du groupe: elle [la consommation] est donc à la fois une morale (un système de valeurs idéologiques) et un système de communication, une structure d'échange » (109). Dans ce système de communication qui accorde les valeurs morales, il y a deux principes de base: le gaspillage et « l'underconsumption » (48, 129).¹

Le gaspillage semble être une folie, une « dysfonction de l'instinct » (48), parce qu'il s'agit d'une consommation de biens qui ne sont pas nécessaires. Cependant, Baudrillard note qu'« à travers toutes les époques, les classes aristocratiques ont affirmé leur prééminence » par moyen du gaspillage (49). Cela indique que

¹ Dans *La société de consommation*, Baudrillard emploie le terme anglais « underconsumption » pour exprimer la surdifférenciation par moyen de la discrétion (130). Nous conservons la terminologie de Baudrillard pour préserver la clarté de son analyse.

le gaspillage est nécessaire, une « fonction essentielle » dans la société de consommation, parce que « le surcroît de dépense, le superflu, l'inutilité rituelle de la 'dépense pour rien' [devient] le lieu de production des valeurs, des différences et du sens, » c'est-à-dire l'origine du langage de la consommation (49). Dans des sociétés de consommation industrialisées, une « métaconsommation » de « underconsumption » se développe (129). Parce que les biens de consommation sont trop répandus (86), le prestige « ne s'affiche précisément plus par l'*ostentation* [...] mais par la discrétion, le dépouillement et l'effacement » (130).

C'est dans la minceur que ces deux manières de se différencier dans une société de consommation entrent en conjonction. Le corps mince est une manifestation d'une « underconsumption » de nourriture, c'est-à-dire, on ne mange pas afin de maintenir une minceur, et, en même temps cela manifeste un 'gaspillage' de nourriture, puisque la seule raison d'être de la nourriture est sa consommation. C'est aussi dans une telle situation qu'une valeur morale s'attache à la minceur: lorsque le gaspillage est valorisé en tant que 'inconspicuous consumption,' la consommation ostensive de nourriture manifestée par le corps gros est perçue comme gaspillage de nourriture, puisqu'il s'agit d'une consommation de plus de ce qui est nécessaire pour bien alimenter le corps.

Baudrillard établit le lien entre la valeur morale de consommation, produite par les principes de gaspillage et l'*'underconsumption'*, et la taille du corps lorsqu'il soutient que « le corps est devenu *objet de salut* » (200). Dans la société capitaliste, le corps a pris la fonction morale et idéologique de celle de l'âme (200). Ainsi, il identifie la croyance de cette société que « si vous ne faites pas vos dévotions corporelles, si vous péchez par omission, vous serez punies. Tout ce dont vous souffrez, c'est par irresponsabilité coupable envers vous-même (votre propre salut) » (202). Pour être vu comme un individu moral ou 'sauvé', il faut donc être en possession d'un corps mince, qui est une preuve de dévotions régulières (204).²

² Dans *La danse juive*, le caractère religieux de l'obsession de maigrir est présenté comme thème important. Les personnages d'Alice, du père de la narratrice, et surtout de Mel, deviennent évangélistes dans leur désir de perdre du poids pour être sauvé. Dans ce projet, nous touchons brièvement à ce

Cette idée, celle du rôle du corps dans une société de consommation ouvre la possibilité de la croyance que « the good citizen cannot be ugly and therefore cannot be infected by, or infect, members of society with dangerous illnesses, illnesses that would be marked on their physiognomies » (Sander Gilman, *Picturing Health and Illness: Images of Identity and Difference*, cité dans LeBesco 55). Ces maladies ne sont pas seulement médicales, elles comportent tout ce qui peut être dangereux pour la société. Puisque l'obésité est identifiée comme laide et amoral dans la société de consommation, l'individu obèse est perçu comme citoyen indésirable; il est donc nécessaire de travailler fort, avec beaucoup de discipline personnelle, pour posséder un corps maigre aux connotations morales positives (LeBesco 55). Ces théories des fondations idéologiques de la société de consommation énoncées par Baudrillard et LeBesco indiquent l'origine culturelle de l'hyperconscience de taille qui est présentée dans *La danse juive*.³

Dans *La danse juive*, la mère de la narratrice est une citoyenne idéale de la société de consommation. Mince, elle est obsédée par la propreté et consomme les magazines et la mode à la place de la nourriture. La narratrice dit que sa mère a « une silhouette élancée [...] elle ne deviendrait jamais grosse » (Tremblay 14). La mère a une prédisposition génétique à la minceur, mais elle garde sa figure aussi par mesure d'une faible consommation de nourriture. Le rôle de la mère comme symbole du refus social de la nourriture est préfiguré dès sa présentation; la narratrice indique que sa mère « remplace ses dents en grimaçant, » ce qui signifie que le moyen de la consommation de la nourriture, les dents, ont même été détruites par la société de consommation (11). La narratrice remarque que le frigo de sa mère « est vide, seulement du coke et des viandes froides. Le congélateur est plein de plats cuisinés allégés et congelés » (83). La nourriture que mange sa mère n'est

sujet, en ce qu'il a rapport au rejet de la société de consommation de la narratrice; cependant, une analyse plus poussée de ce thème serait profitable.

³ Dans *Revolting Bodies*, LeBesco présente aussi la nécessité pour les personnes obèses de prendre action contre les préjugés et les contraintes de la société contemporaine. Son argument a influencé notre lecture de *La danse juive*, nous permettant d'identifier le projet de la narratrice; cependant, la narratrice est loin d'être une simple incarnation de la théorie de LeBesco.

pas robuste, elle consiste de plats allégés, de café instantané, de lait évaporé et de soupes en conserve (83, 13, 84, 79). Cette sous-consommation de nourriture est délibérée; la narratrice remarque lorsqu'elle lit les magazines de sa mère qu'elle se « plonge dans des recettes complexes que [s]a mère ne fait jamais. Les photos de magazines ne souillent pas sa cuisine » (84). L'idée de la nourriture est à consommer, mais la nourriture elle-même ne l'est pas. Ainsi, la mère conserve-t-elle sa figure d'individu sauvé.

Dans une société de consommation, la consommatrice idéale est mince parce qu'elle a visiblement de l'espace à remplir, et elle a donc une raison de consommer. Dans le cas de la mère, elle remplace la consommation de nourriture avec une consommation 'religieuse' d'hebdomadaires, de magazines féminins et de mobilier (11, 51, 84, 74). Par exemple, la narratrice note: « Ma mère change le mobilier au gré des revues de décoration et des propos que tient la gérante de la boutique voisine de celle où elle travaille avec madame Dufresne » (74). La narratrice observe aussi que sa chambre de jeunesse a été complètement redécorée depuis son départ, en dépit du fait que personne ne s'en sert (76). Contrairement à la consommation de nourriture, cette consommation de mobilier est valorisée dans la société capitaliste.

La mère de la narratrice a une manie de la propreté. Comme LeBesco l'a indiqué, la propreté est liée à la minceur comme indice d'un citoyen désirable. Dans la maison de la mère, « [t]out est propre, à sa place » parce que la mère « passe ses journées libres à faire du ménage » (74, 75). De plus, la mère « se lav[e] lorsqu'elle ne [sait] plus quoi faire, cela lui procur[e] une activité » (76). Baudrillard identifie aussi les ablutions comme une sorte de révérence religieuse de la société de consommation (Baudrillard 204). Le corps propre est un corps qui s'élançe vers le salut. De cette façon, le corps et la maison de la mère, toujours propres, constituent des signes, comme sa minceur, de sa valeur morale et de son identité comme citoyenne idéale.

Cependant, même si la mère incarne les qualités d'une citoyenne idéale, valorisée par l'idéologie de la société de consommation, elle en souffre les conséquences. La narratrice dit « Je pense souvent que ma mère ne comprend pas sa vie. Quelque chose lui a échappé, il y a longtemps. Elle s'est endormie dans les musiques sirupeuses des centres commerciaux qu'elle a trop fréquentés » (51). Dans cette description de sa mère, la narratrice

indique clairement que la consommation et la société de consommation sont les causes du malheur de sa mère, de sa difficulté d'être authentique et de vivre pleinement. Au contraire, la mère est « minuscule dans cette pièce trop grande » dans sa « grosse maison inutile » (74). La narratrice croit que sa mère serait beaucoup plus heureuse si elle pouvait retourner à son village natal, qui est éloigné de tout centre de consommation (83). Cependant, sa mère ne peut déménager parce qu'elle n'est pas la propriétaire de sa maison; c'est le père de la narratrice qui la possède (83). Ceci est une indication du rôle que joue le père de la narratrice comme agent des contraintes de la société de consommation, rôle que nous examinerons plus loin; pour le moment, notons seulement que le sort de la mère indique la difficulté d'échapper à la société de consommation une fois qu'on en fait partie.

Comme la mère de la narratrice, l'amie de la narratrice, Alice, est aussi une consommatrice idéale. Elle est mince, et se définit au moyen du 'inconspicuous consumption.'⁴ Cependant, elle sert davantage comme cible de ridicule pour la narratrice; alors que la narratrice éprouve de la sympathie pour sa mère, elle n'a que du dédain pour Alice, car celle-ci a recours à des mesures extrêmes pour se conformer à l'idéal de la société de consommation.

Selon la narratrice, Alice maintient sa figure mince au prix de grands efforts. Elle se soumet « chaque jour à un entraînement sérieux, un entraînement mesuré par des machines et des tableaux quadrillés » (28); son corps est « façonné par ses deux heures d'exercice quotidien, un muffin au son dans son sac à main, muffin qu'elle cuisine elle-même pour en contrôler le contenu en gras » (91). Dans l'idéologie de la société de consommation identifiée par Baudrillard, Alice fait preuve d'une dévotion envers son corps qui est nécessaire pour atteindre le salut. Cependant, le résultat pour Alice de cet entraînement et de cette attention intense à sa diète est un corps où les os de clavicule sont clairement visibles et « ceux de sa cage thoracique [peuvent] presque [être] compt[és] sous son vêtement moulant » (101). La narratrice juge que cet entraînement a produit pour Alice un corps « sec et dur » qui « accuse son âge »

⁴ Il s'agit ici d'un synonyme de 'underconsumption', autre terme anglais employé par Baudrillard dans *La société de consommation*.

(28, 91, 99). Les efforts pour atteindre l'idéal ont donc eu, pour Alice, des effets nuisibles et évidents sur sa santé corporelle.

Alice travaille « à une émission de télé sur la consommation » (92). En parlant « de garanties sur les voitures et de consommateurs abusés » on pourrait croire que son travail s'oppose à l'idéologie consumériste (92). Cependant, ce n'est que l'« underconsumption » qui est pratiqué par Alice. En plus de son émission de télévision qui place une valeur sur la consommation éduquée, elle « lave chaque soir son linge du jour et le suspend au-dessus de sa baignoire pour ne pas consommer de l'électricité inutilement » (91). Ce geste, loin d'être un refus des contraintes de la société de consommation, est au contraire une énonciation de différence basée sur le système de signes de la société de consommation. Enfin, Alice est perçue avec dédain par la narratrice parce qu'elle a fait des compromis conscients pour atteindre l'idéal de la société de consommation, mais n'a réussi qu'à nuire à sa santé et à trouver un emploi bien éloigné de ses « préoccupations nobles et culturelles » (102).

Comme le prouvent évidemment ses opinions sur sa mère et Alice, la narratrice ne croit pas que la citoyenne idéale de la société de consommation est un but désirable, physiquement ou psychologiquement. Cependant, la narratrice éprouve des émotions négatives envers elle-même, à cause de son non-conformisme, et parce que les valeurs de la société de consommation sont insidieusement enracinées en elle. Au fur et à mesure que le roman avance, la narratrice éprouve de plus en plus de mépris envers soi, mais elle est aussi consciente de l'importance d'échapper aux contraintes de la société de consommation, ainsi que d'identifier la source de son internalisation de ces contraintes.

La caractéristique la plus évidente qui classe la narratrice comme citoyenne non désirable est sa taille. Comme elle se décrit, elle est « une grosse femme obèse très voyante » (17). Contrairement à sa mère ou à Alice, la narratrice n'éprouve aucun désir de maigrir (67). Elle éprouve du plaisir en mangeant et jouit du pouvoir sexuel de son gros corps (15, 24 etc., 32, 52, 113). Lorsqu'elle consomme de la nourriture, ce n'est pas le compte calorique ou le contenu en gras qui lui importe, mais la sensation que provoque la nourriture: la texture de la nourriture et les sensations de bien-être après avoir mangé (69, 24, 66). De plus que par sa taille, la narratrice n'est pas une citoyenne idéale de la

société de consommation parce qu'elle ne consomme que faiblement les biens de consommation. Il ne s'agit pas de l'«inconspicuous consumption» non plus. Contrairement à Alice, la narratrice ne se définit ni ne se valorise par une limitation de consommation. Cependant, elle marche presque toujours lorsqu'elle doit se rendre quelque part, elle vit dans un appartement qui n'est ni excessivement grand ni excessivement cher, et puisqu'il est difficile de se trouver des habits dans sa taille, elle achète rarement des vêtements (18, 26, 50 etc., 12, 38). Elle ne fait pas mention de son achat d'autres biens de consommation, et même passe les magazines que lui donne sa mère à sa voisine, réduisant ainsi l'achat des magazines, sinon la consommation de leur contenu, par deux personnes (16).⁵ La narratrice aimerait l'opportunité d'obtenir des vêtements à la mode dans sa taille (38), mais autrement ne désire pas la vie de citoyenne idéale de société de consommation comme vécue par sa mère et Alice.

Même si la narratrice s'oppose à sa mère et à Alice, chez qui elle perçoit la preuve de l'effort de se conformer à l'idéal de la société de consommation, elle ne peut quand même pas ignorer qu'elle souffre aussi d'effets nuisibles dans son corps. Au cours du roman, la narratrice décrit en détail l'apparence de son corps gros et de la sensation d'être dans ce corps. Par exemple, lorsqu'elle s'apprête à prendre un bain, elle se décrit: « Mes seins lourds tombent sur mon ventre. Les marques de mon soutien-gorge sont à jamais tracées sur la peau de mes épaules. Mes hanches sont striées de veines blues » (35). Cette description est préfacée par le commentaire « Je vois mon corps mais je me force à l'ignorer » (35); phrase qui résume l'attitude de la narratrice envers son corps au début du roman. Elle est consciente de son corps et des douleurs que lui impose sa graisse, mais elle préfère ignorer ces dernières. Nous observons le même phénomène lorsqu'elle remarque: « mes chevilles me font mal. C'est l'âge. Ma graisse commence à être lourde à porter. [...] Je commence à compter mes pas, surtout le soir » (13). Il y a dans ces remarques le sens que si elle parvient à réduire le nombre de pas qu'elle doit prendre, elle sera en mesure d'ignorer le fait que le grand poids de son corps lui cause de la

⁵ Pourtant, il faut noter que la narratrice consomme le contenu des magazines; elle ne peut échapper à la consommation de biens même si elle rejette les idéaux de la société de consommation.

douleur. Cependant, de cette description des problèmes que lui cause sa graisse, nous relevons le fait que ce n'est que récemment qu'elle devient consciente de son corps de cette manière.⁶

Cette sensation que son corps s'alourdit et se dégrade est éprouvée par la narratrice de plus en plus au cours du roman, et révèle ses émotions contradictoires envers elle-même. Par exemple, lorsqu'elle s'assoit dans l'autobus, la narratrice remarque: « J'ai du mal à reprendre une respiration normale. Il me semble que ma poitrine s'élève et s'affaisse dans un vacarme infernal. Je pense à mon âge, n'arrive pas à faire le lien entre cette femme invalide et moi. Le mot me surprend, m'envahit tout entière » (58). La narratrice éprouve de la difficulté à se réconcilier au fait que son corps, à cause de son mode de vie, vieillit tout comme celui d'Alice. Elle ne peut réconcilier ce qu'elle voit avec son âge encore jeune, comme elle se dit en se regardant aux toilettes du café des Arabes, « La femme dans le miroir m'a fait peur. Une vision de moi, dans dix ans, transpirant au moindre mouvement et le cheveu mou et rare comme ont les femmes obèses » (64).

Ce n'est pas seulement dans sa relation avec elle-même que la narratrice éprouve des émotions contradictoires au sujet de son corps. À plusieurs reprises, elle observe le désir de se cacher, en hiver lorsqu'elle « [s]'enveloppe dans [s]es capes et [elle se] cache [s]on corps » (52) ou lorsqu'elle se sent « paisible » dans un café parce que « [p]ersonne ne fai[t]t attention à [elle], [elle] [est] invisible » (65). Cependant, à propos de sa mère, la narratrice dit, « J'ai souvent envie de la forcer à me regarder, à regarder mon corps, ce qu'il est devenu. Parle-t-on des monstres dans ses magazines glacés, en fait-on mention » (52). Il y a dans ces remarques une attitude agressive envers sa mère, ce qui constitue une première indication des actions que va prendre la narratrice pour se réconcilier avec son corps et rejeter les contraintes des valeurs de la société de consommation.

⁶ Dans « L'obscénité du roman contemporain », Michel Biron présente *La danse juive* comme un roman de témoignage, qui témoigne de l'expérience de l'individu obèse dans la société contemporaine. Cependant, une telle analyse nie à la narratrice la possibilité d'agir, et donc nous ne nous fondons pas sur cette théorie dans ce projet.

C'est à cause de sa nouvelle conscience de son corps que la narratrice examine les causes de son obésité et de son attitude envers son corps. Elle commence à comprendre que ses émotions négatives envers elle-même proviennent de l'idéologie de la société de consommation; par exemple, elle se rend compte que lorsqu'elle est avec Alice, qui s'est conformée à l'image de la consommatrice idéale, « En sa présence, [elle] [se] sen[t] toujours sale, d'une saleté dont [elle] ne pourrai[t] jamais venir à bout » (92). En plus de se rendre compte que ce sont les valeurs de la société de consommation qui provoquent ses émotions négatives, elle commence aussi à comprendre que c'est son père qui est à l'origine de l'enracinement de ces valeurs en elle. Elle remarque explicitement que

J'ai l'impression que mon corps m'encombre. Je sais d'où vient cette impression, même si j'arrive presque toujours à éviter le souvenir. Dans le sous-sol de la grosse maison de banlieue, il y a plein de monde que je n'ai jamais vu. Ma mère se tient silencieuse dans un coin parce que mon père lui a dit que son accent était ridicule; il le lui avait dit la veille, en même temps qu'il lui a annoncé cette réception. [...] En même temps, il m'a regardée, Il n'a rien dit. J'étais trop grosse, plus difficile à cacher que l'accent traînant de ma mère. Il faut qu'il se résigne (59).

Pendant la soirée qu'elle passe à la maison de sa mère, la narratrice commence à penser aux 'histoires' qu'elle porte dans sa graisse. Ces histoires ont rapport à sa jeunesse, à celle de son père, et à sa famille paternelle. Ce sont des histoires que son père avait niées. Par exemple, elle dit qu'elle porte dans sa graisse la famille du Nord (128) et l'adolescent gros qu'était son père (101).

Le père de la narratrice a fait de grands efforts, dans son adolescence et durant l'adolescence de sa fille, de nier ces deux histoires. Les soeurs de la mère de la narratrice parlent du « miracle de sa transformation » (130); il avait maigri et est parti de son village natal pour devenir un succès (131). De plus, il a interdit à ses enfants de connaître sa famille après un Noël désastreux (45). Aussi, son attitude envers sa propre grosseur a fait qu'avant leur divorce, la mère de la narratrice « a traîné son enfant obèse chez des médecins de sa banlieue cossue qui affirmaient ne pouvoir rien faire tant que l'enfant n'aurait pas atteint la fin de sa

croissance [...] c'était l'hérédité [...] un mot qui calme, qui vient de Dieu, qui apporte la paix et qui [l]'a enfermée dans cette graisse à tout jamais » (111). Le père de la narratrice a tenté de nier son hérédité, mais la société de consommation trouve acceptable seulement cette explication pour la grosseur de la narratrice, puisque, autrement, elle aurait été de caractère moral faible.

Pour développer une attitude saine envers elle-même, la narratrice doit retrouver son lien avec l'hérédité qui lui a été nié et elle doit rejeter les contraintes de la société de consommation. Afin d'entamer son rejet des valeurs de la société de consommation, la narratrice rompt son amitié avec Alice et termine sa relation avec son amant Mel. Ensuite, la narratrice voyage au Nord pour voir la famille de son père. Finalement, n'ayant pas réussi à trouver là ce qu'elle cherchait, elle passe au meurtre de son père, acte à la fois prémédité et inattendu.

La rupture avec Alice est signalée par le refus de la narratrice de payer « la consommation » de son amie, geste de rupture mais aussi, dans son expression, un symbole du refus de l'idéologie de consommation d'Alice.⁷ La rupture avec Mel est effectuée par le moyen d'une lettre, une lettre dans laquelle la narratrice dit explicitement à Mel qu'elle « ne veu[t] pas être sauvée » (118). À la suite de son infarctus et de son séjour à l'hôpital, Mel fréquente un groupe pour perdre du poids, et laisse des messages pour la narratrice, lui disant que pour maigrir « nous devons d'abord mincir dans la tête » (107). La narratrice identifie les efforts de Mel à perdre du poids comme des efforts de parvenir à être sauvé (67), et la narratrice les refuse. Il est si important pour la narratrice d'échapper aux propositions nuisibles de Mel qu'elle lui apporte la lettre « tout de suite, malgré [s]a tête qui tourne et [s]es nausées. Il faut que cette histoire cesse, parce que [elle a] peur du mépris » (118). Cependant, la narratrice se sert du conseil de Mel, que les changements doivent en premier lieu prendre place dans la tête avant d'être visibles; elle passe à l'action après une période de contemplation. Pourtant, elle modifie le conseil pour lui permettre

⁷ Puisque la narratrice refuse de payer la « consommation » – le mot lui-même signale le rôle symbolique du geste de la narratrice.

de passer à l'action contre ceux qui l'empêchent de changer sa perception d'elle-même.⁸

Après avoir rompu avec ceux qui lui imposent l'idéologie de la société de consommation, la narratrice cherche à retrouver ce qui lui a été nié dans l'effort d'imposer l'idéal social. Ainsi, pour se permettre de changer son opinion de soi, la narratrice rend visite à la famille de son père au Nord. En apprenant la manière que son père lui a imposé des contraintes de la société de consommation, la narratrice décide qu'elle doit chercher ce qu'il a nié (141). De plus, elle est portée à visiter sa grand-mère et sa famille parce que, en se rendant compte de sa grosseur et de l'effet de celle-ci sur son corps, elle est de plus en plus consciente de la famille qu'elle ne connaît presque pas. Cette prise de conscience est graduelle, puisqu'elle doit aller contre le dédain que lui a transmis son père pour sa famille. Ses premières prises de conscience de sa ressemblance à la famille de son père la dégoûtent, par exemple lorsqu'elle remarque « Ma sueur sentait de plus en plus le lait suri. J'ai pensé à ma grand-mère, à la mère de mon père que je n'avais pas beaucoup connue parce qu'il en avait honte. Elle avait cette odeur. Enfant, cela m'écœurerait. Mon frère et moi trouvions qu'elle sentait mauvais » (64). Cependant, pendant sa révélation à la maison de sa mère, la narratrice dit « Je n'arrivais pas à voir le lien entre la petite ville au Nord, cette grosse maison désertée et l'obèse couchée dans ce lit. Un chaînon manquait. Cela avait un rapport avec ma graisse, avec la voix angoissée de mon père, avec la vie réglée de mon frère et le conformisme absolu de ma mère » (77-78). La narratrice cherche un lien, le 'chaînon manquant' parce qu'elle sait que cela doit exister. Elle sait aussi que ce chaînon a un lien avec son père et les manifestations du conformisme aux idéaux de la société de consommation qu'il a imposées à sa famille.

C'est pour voir ce lien, ce chaînon manquant, que la narratrice rend visite à la famille au Nord. La narratrice dit à deux reprises: « Je ne sais pas ce que je suis venue chercher ici » et « je n'arrivais pas à comprendre ce que j'étais venue faire là » (136, 138). Ces doutes sont preuves de la difficulté d'aller au-delà des contraintes psychologiques que lui a imposées son père. Cependant,

⁸ Mel est un personnage très intéressant, surtout en relation au thème dans *La danse juive* de l'aspect religieux du projet de maigrir; une analyse de ce personnage est donc au-delà du sujet de cet essai.

lorsqu'elle est questionnée par sa grand-mère, qui lui demande pourquoi elle est venue, elle répond simplement « pour voir » (138). Il est important que la narratrice observe ce « monde dont [elle] ne connai[t] pas les codes, » mais dans lequel « [Elle] n'a[...] aucune trace des douleurs qu[']elle] ressen[t] parfois avec Alice ou avec [s]a mère » (136, 138). Avec la famille de son père au Nord, la narratrice trouve un monde qu'elle ne connaissait pas, un monde dans lequel les personnes obèses peuvent se sentir à l'aise. C'est le monde que lui a nié son père, et même si elle voit que c'est le monde dans lequel elle se sent plus confortable, elle comprend aussi qu'elle ne peut pas y rester, elle ne peut pas se cacher dans cet endroit de confort sans d'abord faire face aux causes de son éloignement de cet endroit.

Ultimement, la narratrice ne peut pas éviter la confrontation avec son père, le symbole et l'outil de toutes les contraintes de la société de consommation. La narratrice prend conscience du rôle qu'a joué son père avant sa visite au Nord, mais elle doit suivre les étapes afin de vérifier ce qu'il lui a interdit. Pendant que la narratrice visionne l'émission de son père,

le souvenir de la réception au sous-sol [...] revient. Il y a le regard de mon père posé sur moi, mon père qui ne peut pas me cacher. Je revois la pièce remplie d'inconnus et une grosse adolescente qui fait le tour des petits groupes et parle à des gens embarrassés de découvrir que mon père a une fille comme cela; ils n'en reviennent pas. La grosse adolescente parle, elle dit des obscénités [...] Je revois cette adolescente, j'ai honte de son impudeur (97).

Ce souvenir de la réception est l'écho du souvenir antérieur, mais il y a là des changements importants. Elle n'est plus passive dans le scénario, elle agit contre les contraintes que lui impose son père. La narratrice a honte de son action, parce que, adolescente, elle ne comprenait pas vraiment pourquoi elle agissait contre son père; au moins, elle n'avait pas les raisons qu'elle a maintenant comme adulte. La narratrice pense à son action lorsqu'elle visionne la première émission de son père. La deuxième émission pointe de façon symbolique au processus de découverte qu'entreprend la narratrice. Dans cette émission, le protagoniste survole le Nord en hélicoptère et puis doit faire un atterrissage forcé (127). Cela

indique que le survol du Nord est important, il est essentiel de le voir, mais il ne faut pas atterrir là, au risque de ne jamais repartir. Même si ce sont les conseils de son père, ce sont aussi les conseils qui portent la narratrice à visiter sa famille au Nord et à agir contre son père.

L'acte ultime du rejet des contraintes de la société de consommation par la narratrice est le meurtre de son père. Le père de la narratrice lui rend visite à son appartement. Il l'ignore, parlant sur son cellulaire, et puis il crie qu'elle n'aurait pas dû visiter sa famille (141-142). C'est une négation explicite du pouvoir de la narratrice de se définir, de trouver un mode de vie dans lequel elle peut se sentir à l'aise. Lorsque la narratrice tend la main pour prendre un biscuit afin de se conforter, son père se fâche encore plus, et le lui interdit violemment: « Il m'arrache la boîte des mains et la lance du bout des bras » (142). C'est à cet instant que la narratrice le tue. Elle rejette le pouvoir de son père de lui dicter ce qu'elle peut faire, elle rejette aussi son pouvoir de la limiter aux contraintes de la société de consommation.

Ainsi, le parricide qui termine *La danse juive* de Lise Tremblay est la culmination d'un processus de prise de conscience de la narratrice. Devenue consciente de sa graisse et de l'effet nuisible de l'idéologie de la société de consommation qui valorise les corps minces, la narratrice essaie de résoudre son conflit interne, c'est-à-dire la tension dans sa façon de se percevoir. Pour réaliser ce projet, elle coupe les liens avec ses amis, Alice et Mel, qui cherchent à atteindre l'idéal social. Ensuite, elle visite la famille de sa grand-mère pour voir un monde dans lequel les obèses sont confortables. Finalement, la narratrice tue son père qui a renforcé les contraintes de la société de consommation, celui qui lui a nié le monde qui l'aurait acceptée.

La problématique présentée dans *La danse juive* est à la fois pertinente dans le contexte québécois, ainsi que dans le contexte occidental. L'intrigue de *La danse juive* se déroule à Montréal; selon l'analyse de Lucie Joubert, le choix de Montréal est important parce que, en tant que grande métropole, il semble y avoir dans cette ville assez d'espace pour un citoyen obèse.⁹ Cependant, à cause de ceux et celles qui se fient à l'idéal de la société de consommation, la ville devient trop petite pour un

⁹ Dans la version électronique de l'article de Joubert, il n'y a pas de pagination.

individu obèse, d'une façon que les petites villes au Nord évitent. L'espace montréalais et québécois est ainsi important pour le développement du thème du roman. De plus, Joubert pense que pour poursuivre son thème, Tremblay devrait situer son prochain roman à Paris afin d'élaborer son enquête de la relation entre la taille du corps et celle de la ville. Cette assertion de Joubert indique que Montréal et Québec se trouvent dans le contexte occidental. Ceci est aussi clair dans la manière que les théories de Baudrillard et de LeBesco, développées selon une analyse de l'occident et des États-Unis, respectivement, illustrent la société qui est présentée par Lise Tremblay dans *La danse juive*.

BIBLIOGRAPHIE

- Annesley, James. *Blank Fictions: consumerism, culture, and the contemporary American novel*. New York: St. Martin's Press, 1998.
- Baudrillard, Jean. *La société de consommation: ses mythes, ses structures*. Paris: Galimard, 1974.
- Biron, Michel. « L'obscénité du roman contemporain. » *Voix et Images*. Vol. XXIV, no. 3 (Printemps 1999): 602.
- Chartrand, Robert. « L'achèvement du père, enfin. » *Le Devoir*, 27 Février, 1999.
- Joubert, Lucie. « Le Monde de Lise Tremblay: Montréal, île maudite, refuge ou no woman's land? » *University of Toronto Quarterly*. Vol. 70, no. 3 (Summer 2001): 725.
<http://proquest.umi.com.ezproxy.library.dal.ca/pqdlink?index=0&did=372492371&SrchMode=1&sid=1&Fmt=3&VInst=PROD&VType=PQD&RQT=309&VName=PQD&TS=1204637513&clientId=15814>
- LeBesco, Kathleen. *Revolting Bodies? The struggle to redefine fat identity*. Amherst : University of Massachussetts Press, 2004.

- Mills, Jennifer S. et al. « Effects of Exposure to Thin Media Images: Evidence of Self-Enhancement Among Restrained Eaters. » *Personality and Social Psychology Bulletin*. Vol. 28, no. 12 (Decembre 2002): 1687-1699.
- Saint-Martin, Lori. « The Other Family Romance: Daughters and Fathers in Québec Women's Fiction in the Nineties. » *Doing Gender: Franco-Canadian Women Writers of the 1990s*. Paula Ruth Gilbert et Roseanna L. Dufault, eds. Madison: Fairleigh Dickinson University Press, 2001.
- Tremblay, Lise. *La danse juive*. Montréal: Léméac Éditeur Inc., 1999.
- Wattanasuwan, Krisadarat. « The Self and Symbolic Consumption. » *Journal of American Academy of Business, Cambridge*. Vol. 6, no. 1 (Mars 2005): 179-184.